

Compte rendu de la Soirée projection / débat en partenariat avec l'association L'Autre dans le cadre des Journées du Film Ethnographique
10 avril 2009 – Boulevard des Potes

Pour cette soirée, deux films sont projetés :

- « L'excision des filles » de Raymond ARNAUD, 1983,
- « Destins de femmes, sans enfant » d'Isabelle MOEGLIN, 2007.

Les intervenants pour le débat sont :

- Raymond ARNAUD,
- Laurence KOTOBİ, anthropologue,
- Dragoss OUEDRAOGO, réalisateur et professeur d'anthropologie visuelle.

En introduction l'animateur de la soirée rappelle que l'association L'Autre a été créée en 1990 par Dragoss OUEDRAOGO.

Les deux films sont projetés l'un après l'autre, les interventions et le débat s'engagent ensuite.

Raymond ARNAUD explique qu'il a tourné son film en 4 jours avec une caméra super 8 et que ce documentaire n'a été montré qu'à deux reprises, notamment en raison du fait qu'il n'y avait qu'une seule copie.

L'animateur de la soirée explique le lien qu'il trouve entre les deux films : il s'agit de l'intégration : l'excision est un rite initiatique pour que les jeunes femmes soient intégrées et les femmes sans enfant ne sont, aux yeux des autres, pas intégrées.

Dans le film de Raymond ARNAUD, une logique communautaire est, selon Dragoss OUEDRAOGO, à l'œuvre : toute la communauté est partie prenante du rite et essentiellement les femmes.

Raymond ARNAUD indique qu'il n'a pas filmé l'acte d'excision en lui-même, bien qu'on ne l'en ait pas empêché, il estime qu'il s'agit peut-être d'autocensure.

Intervenant maintenant sur le second film, Dragoss OUEDRAOGO déclare que, dans la société de laquelle il vient, les femmes qui n'ont pas d'enfant « *sont montrées du doigt* », même s'il existe des aménagements : on peut leur confier des enfants. Dans les sociétés agraires, « *avoir des enfants c'est de la richesse* » car ils pourront travailler aux champs ; selon le professeur d'anthropologie visuelle, on retrouve cette pression sociale dans toutes les cultures.

Laurence KOTOBİ fait plusieurs commentaires : la différenciation entre les sexes est souvent accompagnée d'une domination d'un sexe sur l'autre. La femme portant l'enfant, elle assure la fonction de reproduction des sociétés. Enfin, Laurence KOTOBİ rappelle que le lien biologique est différent du lien social.

Une participante déclare qu'elle ne savait pas que l'excision existait dans un pays proche du sien, le Cameroun. Elle souhaiterait que ça n'existe pas car elle estime que c'est un viol.

Raymond ARNAUD explique qu'il a essayé de montrer sans dénoncer, selon lui c'est un rite d'initiation, ainsi les jeunes filles ne verraient pas la mutilation comme une tare.

Suite à la question posée dans le public de savoir où en est-on aujourd'hui de ces pratiques, Dragoss OUEDRAOGO répond qu'au Mali, 85 à 90% des femmes sont excisées. Dans certains autres pays, cette pratique est interdite, mais elle peut tout de même perdurer. Enfin, il estime que l'excision est malgré tout en recul.

Un participant demande à quoi servent les danses effectuées par les jeunes filles après l'excision. Raymond ARNAUD lui répond que le premier jour elles servent à faire circuler le sang.

Dragoss OUEDRAOGO indique de plus que ce rite est un moment important où l'on apprend les danses et la musique de la vie sociale.

Pour un autre participant, l'excision, « *marque corporelle* » est un « *signe de passage à l'âge adulte* » mais c'est aussi un acte qui affaiblit la sensibilité des femmes.

Laurence KOTOBİ apporte un éclairage supplémentaire : des cas de stérilité féminine sont dus aux infections post excision. On a aujourd'hui une meilleure connaissance des pratiques de l'excision : 130 millions de femmes sont concernées dans 28 pays d'Afrique.

Enfin, dans le film, on ne sait pas si les jeunes filles souffrent. Raymond ARNAUD explique que les villageois ne parlaient pas français mais qu'on peut penser que celles qu'on voit boiter ont mal.

Un nouveau participant fait remarquer « *la loi du silence* » qui existe pour les femmes qui ont subi l'excision, après elles n'en parlent plus. Il s'interroge ensuite sur le rôle ambigu tenu, dans le film, par l'instituteur qu'on voit préparer les médicaments qui seront administrés aux jeunes filles : est-il conciliant avec cette pratique ou, au contraire, essaie-t-il d'atténuer le traumatisme causé ? Pour Raymond ARNAUD, l'instituteur étant celui qui détient la connaissance, c'est à lui que revient de préparer les médicaments.

Une participante intervient à propos des deux films : pour le premier, elle déclare qu'elle a compris qu'il fallait que les femmes ne jouissent pas et affirme que c'est son point de vue. Sur le second film, elle qui a eu deux enfants, a du mal à comprendre que des femmes ne souhaitent pas en avoir. Elle y voit cependant une raison : celle de l'égalité professionnelle entre hommes et femmes, pourquoi la grossesse n'est-elle pas comptabilisée dans les carrières ?

Une autre participante apporte un point de vue différent : il faut que les femmes se justifient en permanence de ne pas avoir d'enfant. Elle s'interroge aussi sur le silence des femmes qui n'ont pas recours à la péridurale et donc sur la douleur engendrée lors de l'accouchement, qui ne disent rien à leurs filles. Enfin, elle a lu dans un ouvrage que les femmes qui n'avaient pas d'enfant étaient qualifiées de « nullipare », ce qui pour elle renvoie à « *nulle* » et « *nulle part* ».

Une nouvelle participante fait à son tour des remarques sur les deux films : elle demande tout d'abord si la circoncision est aussi pratiquée que l'excision. Puis, elle déclare qu'on peut choisir de ne pas avoir d'enfant et de pourtant donner de son temps à des enfants.

Pour une autre, chaque femme a une réponse différente. Mais il y a le poids social : que serait une société sans enfant ? Laisserait-on les femmes sans enfant agir de la sorte ?

Dragoss OUEDRAOGO revient sur la question posée sur la circoncision, pour lui cette pratique n'a pas le même impact sur les opinions et la santé publique.

Enfin, un participant demande s'il faut tolérer les actes d'excision. Pour Laurence KOTOBİ, en anthropologie, science complexe, il s'agit plutôt de comprendre.